

LE JOUR, 1948
28 SEPTEMBRE 1948

IMAGES

Comme la plante est fixée au sol, l'homme est lié à son âme. Il vit d'elle en ce qu'il a de divin. Apparemment mobile et seul dans le vent, comme la voile sur la mer, il fait des racines invisibles ; il a des domaines dans des espaces qu'il ne voit pas ; car, les yeux sont au corps : l'âme voit autre chose. Elle a des regards sur un port d'attache lointain. Le navire en partance, qui ne peut s'immobiliser sans que le sol le ronge, sans que l'algue l'alourdisse, c'est chacun de nous.

Mais nous luttons aussi contre une dérive, depuis que fut rompu le lien qui nous faisait vivre de la respiration et du sang maternels. Avant le premier cri, avant le lait du sein, nous ressemblons au fruit attaché à l'arbre ; l'instant d'après, détachés, nous sommes comme celui qui s'expatrie.

Comme la planète qui l'emporte, comme le soleil dont la terre dépend, comme le système auquel elle appartient, chaque homme est un monde à lui seul ; mais, la plupart des hommes réduisent lamentablement ce monde au niveau de rien ; ils font comme le bœuf du labour qui mâche sa paille ou son herbe, qui marche, qui regarde et qui ne comprend pas et qui poursuit son chemin.

La première condition de la vie, c'est qu'on la découvre, qu'on sache qu'on est cet être debout, arrivé à cet équilibre et qui tient, s'il le veut, la clef des songes et du destin. Mais, nous nous rendons prisonniers de nos gestes quotidiens comme la fourmi de sa demeure souterraine. Au lieu de prendre le large, nous ne voulons plus faire que les mêmes pauvres choses vides et monotones, fuyant indéfiniment cette grandeur accessible que nous portons en nous.

Il n'est point d'homme, s'il le voulait, qui ne soit capable de quelque prodige ; point d'homme qu'on ne puisse tirer de son obscure misère pour qu'il respire mieux au soleil. Mais il faut redire à chacun qu'il est comme un trésor au fond de l'eau, comme une cachette dont on a perdu le secret...